

C'EST LA VIE...



Serge Fontaine

# C'est la vie...

*Nouvelles*

Éditions Persée

**Du même auteur**

*PAS À PAS* – Poèmes (Millas-Martin 1978)  
*LUMIÈRE D'ESPOIR* – Poèmes (Millas-Martin 1979)  
*RÊVE DE LUMIÈRE* – Poèmes (Arcam 1979)  
*ÉMOTIONS* – Poèmes (Guilde des lettres 1982)

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persée.fr](http://www.editions-persée.fr)

*À ma femme,  
À mes enfants,  
À mes petits-enfants,  
Je dédie ce recueil.*



*A*mis lecteurs,

Ce recueil de nouvelles, écrit dans les années 1975-1985, est resté longtemps dans le tiroir de mon semainier.

Doute, pudeur peut-être, je n'ai pas osé le faire éditer. Aujourd'hui, je vous propose de le découvrir, de le parcourir.

Ce fascicule est le fruit de mes émotions, de mes questionnements sur le monde, de mes incertitudes et de mes aspirations à une vie meilleure.

Puissent ces quelques nouvelles vous procurer intérêt et plaisir.

*Serge Fontaine*





## C'EST LA VIE

*« Les tours les plus hautes font les plus hautes chutes. »*

Horace

L'homme s'assit, contemplant l'eau verdâtre qui stagnait à ses pieds. Il demeurait silencieux, immobile, semblant percevoir tous les bruits qui l'entouraient. Sa figure velue, hirsute, ne montrait que deux yeux minuscules brillant d'un feu étrange. Une certaine félicité émanait de cet être, un sourire imperceptible aux lèvres, il avait l'air de revivre des joies passées.

Une casquette déchirée lui tombait sur l'oreille, laissant échapper des cheveux frisottants ; un vieux foulard effrangé noué autour du cou lui donnait un aspect cocasse.

Au bout d'un moment, il sortit de son sac un quignon de pain et une boîte de camembert. Portant contre son torse le morceau de miche, il en tailla – d'un geste rapide – une tranche épaisse, y posa délicatement un triangle de fromage puis avec nonchalance porta la tartine grisâtre à la bouche. Il mastiquait lentement, regardant cette étendue glauque, couverte de nénuphars, piquetée de roseaux et d'ajoncs. Le soleil se reflétait en rayons perpendiculaires et, par endroits, quelques écailles d'argent illuminaient la nappe d'eau.

Cette journée de septembre s'annonçait belle et chaude, les vendanges battaient leur plein. Au loin, il entendait des rires et des cris. « C'est midi, pensa-t-il, les vendangeurs s'assoient au bout du champ pour prendre leur repas. » Il avait vendangé chez des fermiers de la région ; au bout de quinze jours, il avait décidé de reprendre la route ; les quelques gages qu'il avait touchés lui permettraient de vivre une ou deux semaines, après il verrait... Il pouvait acheter son tabac de pipe et subsister... le reste ne le tourmentait pas. Pour l'heure, il profitait de la nature et ne se faisait guère de soucis.

Au bout d'un instant, il fouilla quelque part sous sa gabardine loqueteuse dans un second sac qu'il portait en bandoulière, sortit un vieux gobelet de récupération légèrement cabossé et un demi-litre de vin rouge. Il versa la valeur d'une demi-timbale, but lentement ; entre chaque gorgée, un claquement sec de la langue prouvait qu'il appréciait.

Il sortit une pomme jaune du sac posé à ses pieds, la lustra contre le revers de son imperméable puis la dégusta. Ses yeux parcouraient la surface de l'eau.

Il aimait le calme. L'étang semblait somnoler ; quelques bouquets mordorés, quelques touffes flamboyantes se détachaient sur l'horizon bleuté. De-ci, de-là, des bouleaux argentés s'élevaient, majestueux, au milieu des pins. Les feuilles frissonnaient sous la brise, et l'homme, toujours assis, écoutait... Le moindre chant du grillon, le plus léger craquement d'un arbre mort, le coassement d'une reinette résonnaient. Il percevait même le froissement des ajoncs et des « carrelles ».

— Quel calme... dit-il à haute voix.

Il jetait de temps à autre des petits cailloux dans l'eau, et regardait les cercles concentriques qui se formaient. Les ondes se propageaient vite et heurtaient la vieille bonde en bois. Les rides coutraient à la surface et brouillaient l'image du ciel étincelant qui s'y mirait. Il avait l'impression d'observer les tourbillons de la vie, et

les ondes qui s'entrechoquaient lui rappelaient les heurts de la vie, les vicissitudes qui affectent l'existence humaine.

Il avait fui le monde facile qui était le sien – monde de réceptions et d'hypocrisie. Il avait opté : il était devenu clochard, lui, François Sorrent, fils de bonne famille. Désormais il vivait en communion parfaite avec la nature.

Les tabagies et les soirées d'alcool, les femmes mondaines, maniérées, les snobs... comme tout cela semblait loin. Il avait choisi une vie libre, au milieu d'une nature saine ; les gens qu'il côtoyait maintenant ne ressemblaient pas aux personnes qu'il avait connues. Il avait jeté le masque, changé de peau, il avait troqué le smoking pour des hardes. Le clochard qu'il était aujourd'hui ne regrettait rien.

Si mon père avait vécu longtemps, aurait-il flanqué bas son vêtement d'homme du monde ? Aaurait-il eu le courage de dire « non » à la vie facile ? Aaurait-il choisi librement ?

Son père, riche banquier... il le revoyait ; petit bonhomme austère engoncé dans un costume sombre, toujours cravaté, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, ne pouvant tolérer le laisser-aller – sa position ne le permettait pas – même les jours de repos. « Le laisser-aller, c'est la déchéance de l'homme ! » disait-il.

Scrupuleux, intègre mais trop rigoureux, il avait voulu une éducation irréprochable, sélectionnant ses précepteurs, choisissant ses amis, organisant ses loisirs.

Sa mère avait apporté un peu de chaleur qu'il ne trouvait pas dans leur immense maison ; elle le comprenait et essayait d'atténuer sa solitude ; douce et cultivée, elle lui avait donné le goût de la lecture, des œuvres d'art. Les poètes et les musiciens avaient hanté son enfance, les impressionnistes avaient illuminé son adolescence. Il s'évadait dans cet univers artistique.

Il avait vécu dans un monde où l'argent tient une place prépondérante, le rang social importait, on ne se mésalliait pas. Élève quelque peu frivole mais brillant, il avait passé ses examens aisément ; un instant il avait pensé se diriger vers les beaux-arts. « Tu ne choisiras pas un métier de crève-la-faim ! avait rétorqué son père... Et c'est sans appel ! »

Un instant, il avait voulu préparer l'École normale supérieure, mais son père avait conseillé les sciences économiques afin de « prendre la relève ».

Le métier de banquier ne lui plaisait pas, il fallut pourtant l'exercer, toujours dans l'ombre du père. Alors il était rentré dans le monde des affaires sans passion, parce que son père en avait décidé ainsi. Devenu l'adjoint, il assistait à toutes les séances du conseil d'administration, aux dîners importants, aux congrès, aux réunions chez des personnalités, aux soirées mondaines. Mais seul son père prenait des décisions – son avis ne comptait pas. Quelle meilleure place pour observer les hommes, sans indulgence !

Un froissement d'herbe, deux amoureux main dans la main, faisant des projets sans doute, longeaient l'étang, puis disparurent.

— Stéphanie... murmura-t-il.

Cette jeune fille blonde lui rappela son unique amour. Stéphanie, comme c'était loin...

Il avait peut-être vingt ou vingt et un ans, elle, dix-huit ou dix-neuf ; elle était belle, son visage étincelant respirait la joie de vivre, son rire sonnait juste. Elle vivait intensément tous les instants de la vie. Sa beauté, son intelligence, sa culture l'avaient subjugué.

Ils se rencontrèrent près de l'étang que possédait sa famille en Sologne. Lui, très timide, n'avait osé aborder la jeune fille. Ils échangèrent un vague bonjour. Le lendemain, elle était là, assise près de la bonde. Ils avaient réellement fait connaissance. Stéphanie, étudiante en lettres, vivait chez ses parents, petits agri-

culteurs de la région. Chaque jour ils se retrouvaient au même endroit près d'un chêne séculaire.

Cette année-là, les vacances d'été furent exceptionnellement belles ; un été chaud, un azur sans nuages, des promenades envoûtantes...

Dès septembre ils allaient chercher des champignons. La cueillette des girolles, des cèpes ou des compagnies n'était qu'un prétexte ; ensemble ils étaient bien. Ils parcouraient les sous-bois sombres illuminés de bruyère, se poursuivaient comme deux enfants. Les ronces, les genêts, les brindilles les égratignaient, le vent léger les dépeignait, ils couraient, fonçaient à travers les buissons. Jamais François n'avait ressenti ce petit picotement au cœur – il l'aimait.

La reprise des cours les sépara, ils s'écrivirent des lettres passionnées, des mots brûlants.

L'année suivante ils se retrouvèrent, aussi amoureux l'un de l'autre. Il voulait l'épouser, mais la réponse du père fut catégorique : « Tu n'épouseras pas cette fille, jamais elle n'entrera dans notre famille ! »

Une brûlure atroce lui avait blessé le cœur ; il s'était pourtant incliné.

— Dieu qu'elle était belle... dit-il à haute voix. Comment ai-je pu m'incliner ? Je l'aimais.

Alors il eut des maîtresses ; ses histoires sentimentales faisaient jaser, il devint la coqueluche des salons, toujours très entouré – sa fortune intéressait... Dans ce milieu-là, il est de bon ton d'avoir une maîtresse, de préférence une femme mariée. Chacun connaît les relations de tel homme avec telle femme, mais agit comme s'il les ignorait, comme si cela faisait partie de la bonne éducation.

Des soirées chez des amis lui permettaient de rencontrer les maîtresses qu'ils avaient eues, et les « bonjour ma chère », les « alors très chère, comment va » ne laissaient pas supposer que ces femmes-là avaient été ses amantes ; une hypocrisie perma-

nente s'insinuait entre tous les rapports. Il se remémorait les nuits blanches passées – nuits de débauche arrosées d'alcool – les quelques heures de sommeil dans un lit défait auprès d'une femme parfois plus vieille que lui. Ces lendemains-là il s'éveillait en sifflotant, il l'avait constaté. Était-ce la présence d'un corps près du sien, le contact d'un épiderme ou cette odeur forte imprégnant les draps ? Était-ce l'amour momentané qu'il éprouvait pour sa compagne ou tout simplement parce qu'il avait une conquête de plus ? Les liaisons se nouaient si vite, souvent il ne connaissait sa maîtresse que depuis peu de jours ; on la lui avait présentée, quelques conversations en tête-à-tête, il sentait qu'elle le désirait... tout allait si rapidement.

Il revit cette veuve très riche qu'il avait tenue dans ses bras – encore belle, certes, mais bien plus vieille que lui ; elle avait peur de la vieillesse, de voir sa chair délicate se flétrir. Les massages permanents et les interventions de chirurgie esthétique avaient camouflé certaines tares. Il l'avait rencontrée au cours d'une « cocktail party ». Pendant cinq mois il avait été son chevalier servant ; elle le gâtait, lui offrant des objets de valeur, des livres reliés en cuir, des bijoux, peut-être pour le garder, pour le dominer, pour en faire sa « chose ». Il avait rompu ; elle devenait trop envahissante.

Il se souvint des réceptions en smoking et nœud papillon, il pensa au luxe dans lequel il avait vécu ; salons étincelants de lumière et délicatement meublés, fauteuils somptueux, œuvres d'art mises en valeur.

Il revit les parties de bridge durant parfois toute la nuit, les discussions passionnées, les cercles se formant autour d'un beau parleur, les éclats de rire forcés, les attitudes avantageuses étudiées jusque dans le moindre détail, les œillades, les attouchements discrets près des tentures ou sur la terrasse d'un bel appartement, les gloussements des femmes peinturlurées.

Il rit brusquement.

— Dans chaque salon, dans chaque réunion mondaine, dit-il à haute voix, se trouve toujours une ex-cantatrice fatiguée qui désire encore jouer les jeunes premières et souhaite chanter à tout prix le morceau qui fit jadis sa gloire. Ah ! Quel monde !

Il se rappelait les grandes premières de théâtre en présence du Tout-Paris ; chaque femme exhibait sa plus belle toilette, sa plus ravissante étole de fourrure, ses bijoux les plus seyants ; chacune guettait l'arrivée de telle amie pour détailler et comparer. Les entractes permettaient d'aller présenter ses hommages aux dames illustres, de saluer les personnalités les plus en vue – il ne faut pas sombrer dans l'oubli.

Et les cocktails chez les hommes politiques du moment, chez les magnats de l'industrie ; les ragots couraient, médisance et calomnie régnaient. On se félicitait, on se congratulait, on s'embrassait bruyamment mais à peine avait-on le dos tourné, nos amis – ou plutôt ceux qui se qualifiaient du vocable « ami » s'empressaient de nous déchirer, voire de nous traîner dans la boue. Chacun le savait, mais jouait pourtant le jeu, hypocritement. Il revoyait les personnes, presque toujours les mêmes, pressées autour du buffet, choisissant les toasts recouverts de saumon fumé, nappés de caviar ou tartinés de mousse de crevettes, s'empiffrant de petits fours, de tartelettes, de minuscules choux à la crème, buvant coupes de champagne et verres de whisky. Oui, toujours les mêmes !

Le soleil déclinait, le ciel prenait des teintes mauves et or, des traînées de laque carminée balayaient l'horizon, un rose pâle brodait les quelques nuages violacés qui parsemaient la nue flamboyante. Les derniers rayons pointaient entre les feuillages sombres. L'humus brillait par plaques, les tiges des roseaux et les typhas brunâtres se dressaient, se détachant sur le voile incandescent. Les feuilles frissonnaient, l'air fraîchissait.

François s'étonna, il était resté là plusieurs heures et ne put s'empêcher de dire :